

## Introduction

S'il est vrai que « l'Église est une secte qui a réussi », l'histoire de la première évangélisation du Japon nous rappelle les limites de son expansion planétaire à travers les siècles. Lorsqu'on évoque la mission chrétienne qui s'est développée dans l'archipel nippon aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, c'est en effet à la forme négative qu'il faut utiliser l'aphorisme prêté à Ernest Renan (1823-1892)<sup>1</sup>, car de toutes les « sectes » ou « écoles » qui ont alors gagné en influence au Soleil levant, qu'il s'agisse du bouddhisme de la Véritable école de la terre pure, du shintô interprété et organisé par la famille Yoshida, du zen de l'école Ôbaku-shû, ou de la voie du Yin et du Yang telle qu'elle fut patronnée par le clan des Tsuchimikado, pour ne citer que quelques-unes des grandes « Églises » nationales du Japon de l'époque, la religion chrétienne fut la seule à se retrouver en situation d'exclusion durable dans toutes les parties d'un archipel pourtant acquis au principe du pluralisme religieux.

Tout porte à croire que ce que Charles-Ralph Boxer a appelé « le siècle chrétien du Japon (1549-1650)<sup>2</sup> » n'a en réalité duré que quatre décennies, des années 1580 aux années 1610, et qu'une partie seulement du territoire nippon fut alors véritablement concerné par la diffusion de la nouvelle religion : soit d'une part, au sud du pays, l'île de Kyûshû, qui par ses ports était résolument tournée vers la péninsule coréenne, les Ryûkyû, le continent chinois, l'Asie du Sud-Est ; et d'autre part la région du Kinai, située au centre, avec Kyôto pour point névralgique, puisque la ville impériale fut le lieu de rassemblement ou l'objet de l'attention de

---

1. La phrase exacte de l'historien français, d'un sens bien différent, est, replacée dans son contexte, que « ce n'est pas en arrière, dans le passé, c'est en avant qu'il faut chercher les parentés de l'essénisme. Le christianisme est un essénisme qui a largement réussi. L'esprit est le même, et certainement, quand les disciples de Jésus et les esséniens se rencontraient, ils devaient se croire confrères », cf. Ernest Renan, *Œuvres complètes, tome vi. Histoire du peuple d'Israël*, Paris, Calman-Levy, 1953, p. 1301.

2. Charles R. Boxer, *The Christian Century in Japan 1549-1650*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London, 1974 (1<sup>re</sup> édition : 1951).

tous ceux qui comptaient à l'époque : clercs, aristocrates, samurai, bourgeois, artistes.

Dans cet espace-temps limité, les signes d'une certaine réussite sont indéniables : accroissement continu du nombre des baptisés ; succession de plusieurs générations de fidèles au sein des mêmes familles ou des mêmes communautés locales ; multiplication des institutions chrétiennes ; interventions notoires, parfois décisives, des pères étrangers ou de leurs ouailles japonaises dans plusieurs affaires relevant de la politique nationale ou internationale ; essor de Nagasaki, la seule cité chrétienne qui ait jamais existé dans l'histoire du Japon ; enfin, naissance d'une culture nippon-européenne, dite aujourd'hui « des barbares du sud » (j. *nanban*), du nom donné traditionnellement en Extrême-Orient aux peuples méridionaux non-sinisés.

Dans la période qui précéda ces Quarante Glorieuses, la communauté chrétienne du Japon n'avait été portée que par une poignée de missionnaires et de fidèles isolés au sein d'une socioculture qui ignorait presque tout de la civilisation européenne. Après, pendant la longue période de proscription (1614-1873), l'Église du Japon perdit rapidement la majeure partie de ses adeptes et se déromanisa tout à fait, ne gardant, comme vestiges de son âge d'or, que des groupes épars de croyants, ceux-là même qu'on s'obstine encore aujourd'hui à nommer « les chrétiens cachés du Japon » (j. *senpuku-kirishitan*), comme si leurs contemporains, soumis à un État shôgunal particulièrement attaché au contrôle des personnes, avaient pu ignorer leurs affinités religieuses.

\*\*\*

Cette première histoire du christianisme japonais s'insère évidemment dans celles, plus larges, du Japon, de l'Asie orientale, de la chrétienté, et de la connexion progressive des quatre parties du monde sous l'action des conquistadores, des marchands et des missionnaires.

*Première époque : 1549-1579.* Le caractère extrêmement modeste de la communauté fondée au Japon en 1549 par François Xavier (1506-1552) ne fut pas sans lien avec la fragilité de l'implantation des Européens dans les « Indes orientales » pendant les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle. Non seulement l'arrivée de ces derniers dans cette vaste zone était alors de fraîche date (conquêtes de Cochin, Goa et Malacca entre 1500 et 1511, fréquentation du Japon à partir de 1542-1543<sup>3</sup>, acquisition de Macao en

---

3. La date de l'arrivée au Japon des premiers Occidentaux fait encore débat aujourd'hui : 1542 (selon des sources occidentales) et 1543 (d'après des sources japonaises) sont les deux dates ordinairement avancées pour situer l'arrivée de quelques

1557), mais leurs effectifs étaient des plus réduits, du fait de la préférence des Portugais de l'époque pour les comptoirs et entrepôts plutôt que pour les colonies de peuplement ancrées dans les territoires. Au cours de cette première période, en dépit de l'influence croissante des Européens, les forces majeures de la région restaient très largement autochtones, l'une des plus grandes puissances étant la dynastie chinoise des Ming (1368-1644), régnant directement sur peut-être quatre-vingt millions de sujets et subjuguant par sa civilisation bon nombre de peuples voisins – Japonais y compris. À cette époque, la discrétion de l'Église du Japon s'explique également par la prime jeunesse d'une Compagnie de Jésus qui n'avait pas les forces nécessaires à l'évangélisation d'une contrée lointaine et peu accessible, politiquement indépendante, et si différente de l'Occident par son univers religieux et culturel. Il faut croire, enfin, que les multiples conflits politico-militaires de cette période japonaise dite « des Royaumes combattants » (j. *sengoku*) ainsi que la toute-puissance des seigneurs locaux ont quelque peu perturbé le travail apostolique : le moindre point marqué ici un jour dans l'évangélisation d'une portion de territoire pouvait être dès le lendemain perdu du fait d'un renversement de la situation politique ou du revirement d'un potentat local à l'égard des étrangers.

*Deuxième époque : 1580-1613.* La cession de Nagasaki aux jésuites (1580) marque le début d'une sorte d'âge d'or pendant lequel une combinaison de facteurs fut propice à l'implantation de la mission catholique. Cette époque, qui correspond au « temps d'Aquaviva » (1581-1615) et au rayonnement des jésuites sur les continents européen et américain, fut celle d'une vigoureuse reprise en main des chrétiens des Indes orientales par le jésuite Alessandro Valignano (1539-1606) ; ce fut le temps d'un Matteo Ricci (1552-1610) en Chine, d'un Robert de Nobili (1577-1656) en Inde. Nul doute que Valignano et ses confrères du Japon ont alors profité de l'expérience évangélique accumulée depuis le début

---

Portugais dans l'île de Tanegashima, au sud de la grande île de Kyûshû. En réalité, rien ne dit qu'il n'y eut pas d'autres débarquements d'Occidentaux auparavant. Cette question renvoie en tout cas à deux autres problèmes historiques importants : les relations entretenues à cette époque entre Espagnols et Portugais dans les eaux japonaises et, surtout, l'introduction au Japon des armes à feu occidentales, en l'occurrence les arquebuses. Ces armes ont-elles été apportées à Tanegashima par lesdits Portugais en 1542-1543, ou sont-elles arrivées ailleurs et à un autre moment par le biais de pirates asiatiques ? Sur toutes ces questions voir par exemple Shimizu Hirokazu, *Shokuhô seiken to kirishitan. Nichiô kôshô no kigen to tenkai* [Le pouvoir politique à l'époque d'Oda Nobunaga et de Toyotomi Hideyoshi et les premiers chrétiens. Les origines et le développement des rapports nippon-européens], Tôkyô, Iwata sho.in, 2001, p. 29-88, et le catalogue du Musée national d'histoire et d'ethno-folklore (j. Kokuritsu rekishi minzoku hakubutsukan) intitulé *Rekishi no naka no teppô denrai. Tanegashima Kara Boshin sensô made* [L'introduction des armes à feu dans l'histoire du Japon. De Tanegashima à la guerre de Boshin], 2006.

de la colonisation de l'Afrique et de l'Amérique par plusieurs générations de missionnaires chrétiens : au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, s'installer en terre « païenne », en apprendre les langues, traduire, catéchiser, baptiser, administrer les sacrements, prêcher, éduquer, débattre, comparer, adapter et s'adapter étaient devenus des gestes missionnaires beaucoup plus familiers qu'autrefois. Il semble que le nombre de baptisés se soit considérablement accru au Japon pendant ces années-là. Toutefois, les premiers signes d'une réticence à l'égard des chrétiens se firent sentir à cette époque (exécution de vingt-six fidèles à Nagasaki en 1597), qui correspondit d'une part à l'affirmation inédite du peuple japonais sur la scène internationale (agressions de la Corée et des Ryûkyû, soumission définitive du peuple aïnou, ambassades en Europe et en Nouvelle-Espagne...), et d'autre part à la perte relative de l'influence des grands seigneurs laïcs et ecclésiastiques régionaux, soumis *manu militari* par trois généraux de haut vol qui posèrent les bases d'un État moderne (relativement) centralisé.

*Troisième époque : 1614-1873.* Cette ultime période s'ouvre sur l'arrivée au pouvoir des guerriers du clan Tokugawa (1603-1867). Tout en bâtissant jour après jour un appareil d'État sophistiqué, ces samurai boutèrent définitivement hors du Japon les missionnaires (1614) et réprimèrent leurs ouailles par l'usage de la force. La violence antichrétienne se concentra dans les décennies 1620-1660. Cette stigmatisation du christianisme est peut-être l'une des origines du bouillonnement intellectuel du XVII<sup>e</sup> japonais. De fait, tout s'est alors passé comme si les samurai-lettrés avaient cherché à créer un système idéologique puissant et cohérent qui soit propre au Japon ; c'est en tout cas dans ce contexte antichrétien qu'ils revisitèrent tous les grands courants de la pensée traditionnelle (shintô, bouddhisme, néoconfucianisme) et offrirent au nouveau régime l'indispensable orthodoxie dont il avait besoin. L'archipel des Tokugawa, qui dans le même temps faisait le choix de verrouiller ses frontières et de développer une économie marchande, ne sera réinvesti par les missionnaires étrangers qu'à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque les États occidentaux reviendront avec l'idée de s'imposer dans ce pays. Ce sont eux qui exigeront la levée définitive de la proscription du christianisme (1873).

Le présent ouvrage s'attache à la première des trois périodes du proto-christianisme japonais. Celle-ci a déjà fait l'objet au Japon comme en Occident de plusieurs études approfondies, mais il nous a paru intéressant de revenir sur ces premiers instants de la rencontre entre chrétiens et non-chrétiens du Japon. Il nous semble en effet qu'un certain nombre de points historiques doivent encore être précisés à propos de ce premier contact. Nous espérons également que notre éclairage pourra contribuer à nourrir la réflexion qui sous-tend de façon plus ou moins explicite tous

les travaux consacrés à l'histoire de la première mission du Japon, en l'occurrence la question de savoir si l'échec final de l'implantation du christianisme dans ce pays doit s'expliquer principalement par des causes qu'on pourrait qualifier d'externes, soit la répression d'État dont cette religion fut la cible à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, ou bien par des facteurs plus organiques, autrement dit l'incompatibilité de deux cultures religieuses. Enfin, nous voudrions évoquer par un cas précis – soit la tentative d'insérer le Japon médiéval dans la chrétienté moderne – ce que furent les vicissitudes du processus de mondialisation qui s'est enclenché, puis déployé sous la férule des pays ibériques aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles en rencontrant partout des obstacles plus ou moins rédhibitoires.

Nous avons concentré notre attention sur trois thèmes enchevêtrés : l'arrivée au Soleil levant des tout premiers missionnaires chrétiens ; les premières discussions engagées dans l'archipel à propos de la religion étrangère ; les conditions de la conversion des seigneurs de cette première époque. Ces problèmes définissent une brève période d'une vingtaine d'années qui commence en 1549, date à laquelle François Xavier ouvrit la mission catholique à Kagoshima, et prend fin en 1569, lorsque l'homme fort du moment, le général Oda Nobunaga (1534-1582), organisa à Kyôto une disputation entre deux jésuites et un moine bouddhiste ; la conversion du « premier seigneur chrétien » du Japon, Ômura Sumitada (1533-1587), eut lieu entre temps, en 1563.

\*\*\*

Notre démarche se veut résolument historique. Nous nous garderons de faire des considérations anachroniques, abstraites ou partisans sur les premiers moments de l'évangélisation du Japon. Nous nous en tiendrons à l'examen attentif des sources disponibles, en gardant toujours à l'esprit l'idée que produire une étude sur l'ouverture de la mission japonaise comporte le risque d'exagérer l'importance d'une réalité qui, vu le nombre extrêmement réduit de ses protagonistes et témoins directs, ne fut peut-être qu'un épiphénomène par rapport à d'autres faits historiques contemporains. De même, nous n'oublierons pas que ces sources constituent l'un des plus grands écueils de notre sujet. En effet, alors qu'aujourd'hui nul ne saurait plus prétendre écrire l'histoire d'une rencontre sans tenir compte de la vision qu'en ont eue toutes les parties engagées, la plupart des documents relatifs aux premières années de la mission japonaise nous sont fournis par les membres de la Compagnie de Jésus qui en ont eu la responsabilité. Autrement dit, les Japonais de l'époque, qui écrivaient pourtant beaucoup, sont restés quasi muets sur les événements, certainement parce qu'ils ne leur ont pas paru suffisamment intéressants pour être consignés. Nous avons donc été amenée à pallier l'insuffisance des sources autochtones

de diverses manières. Par exemple, nous avons écarté de notre réflexion les thématiques trop étroitement liées à une vision chrétienne ou européenne de l'évangélisation du Japon : tribulations des missionnaires, cadres institutionnels de la communauté des fidèles, difficultés concernant l'usage des langues, questions liturgiques, etc. Par ailleurs, nous avons accordé la plus grande importance aux mentions faites par les auteurs des sources à propos des réactions de leurs interlocuteurs nippons. Souvent, même, en nous fondant sur leurs textes, nous prétendons élucider les non-dits et les arrière-pensées des uns et des autres. Pour donner la parole aux Japonais, nous n'avons pas non plus hésité à faire des développements relatifs à la culture ou l'histoire du Japon médiéval (xii<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> s.), en prenant le risque de donner au lecteur le sentiment que cet ouvrage parle décidément beaucoup trop du Japon, et pas assez de ses chrétiens ! Dans cette démarche, nous avons utilisé des matériaux historiques d'origine japonaise antérieurs ou postérieurs aux faits étudiés. Pour mieux imaginer les réactions des Japonais face aux évangélisateurs, mais aussi pour échapper à un face-à-face réducteur entre une Europe chrétienne et un Japon non-chrétien, nous avons parfois eu recours à des documents relatant l'évangélisation de la Chine et du Mexique des Temps modernes. En effet, ces deux sociocultures, qui marquèrent au xvi<sup>e</sup> siècle l'horizon du Japon, eurent face au prosélytisme chrétien des réactions, de réserve ou de rejet pour l'une, de soumission ou d'accommodement pour l'autre, qui expriment assez bien le dilemme qui fut en ce temps imposé aux Japonais comme à tous les peuples évangélisés. Puissent ces quelques escapades hors du Japon nous permettre de mieux comprendre s'il y a eu une réponse proprement « japonaise » aux discours et pratiques des missionnaires étrangers. En somme, c'est en établissant de multiples connections entre des documents historiques de toute nature et de toute origine que nous avons mené notre réflexion.

\*\*\*

Notre travail doit beaucoup à deux grandes traditions historiographiques qui se sont constituées sur le thème des missions chrétiennes de l'époque moderne. L'une est d'origine européenne et remonte aux origines de ces missions, c'est-à-dire au xvi<sup>e</sup> siècle. Elle se nourrit surtout de sources qui ont été rédigées en langues occidentales, et qui bien souvent ont été conservées et publiées en Europe. Ses auteurs, formés par l'Occident chrétien, ont fourni depuis le début nombre de travaux de qualité (songeons aux premières œuvres de Motolinía, Ricci, du Jarric...), mais cette tradition a réellement pris son essor à partir du xix<sup>e</sup> siècle en exhumant, publiant et exploitant quantité de matériaux anciens. Pour ce qui est du protochristianisme japonais, par exemple, on sait que les lettres

de François Xavier furent rééditées en 1899-1900 par les *Monumenta Historica Societatis Jesu*, avant d'être republiées en 1944-1945 par Georg Schurhammer et Joseph Wicki ; la monumentale *Histoire du Japon* que Luís Fróis (1532-1597) rédigea entre 1583 et 1597 fut progressivement sortie de l'oubli à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> s., puis éditée par diverses générations d'érudits pendant le demi-siècle qui couvrit les années 1920-1970 ; les *Disputations du P. Cosme de Torres avec les bouddhistes de Yamaguchi* furent éditées pour la première fois à la fin des années 1920 par ledit Schurhammer... Mille autres exemples de ce genre pourraient être donnés, qui illustrent le boom contemporain des études sur les missions de la première mondialisation. Contentons-nous simplement de relever ici que cet effort historiographique fut, pour une part, et en ses débuts, l'un des effets du formidable renouveau intellectuel et spirituel qui s'empara de la pensée chrétienne lorsque celle-ci chercha à parer aux assauts de la modernité (culte de la science, déchristianisation...).

De fait, l'hégémonie du positivisme dans les études historiques occidentales à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle s'étendit jusqu'aux travaux entrepris sur le fait religieux considéré en ses innombrables aspects historiques (conditions de la production des textes bibliques, vie de l'Église primitive...). Pour ce qui nous intéresse ici, des facteurs proprement institutionnels expliquent que la Compagnie de Jésus a depuis cette époque fourni aux recherches sur la première évangélisation du Japon bon nombre d'éminents spécialistes (Schurhammer, Bernard-Maître, Laures, Schütte, pour n'en citer que quelques-uns), même si des érudits issus d'autres ordres ou mouvements religieux (Haas, Schilling, Humbertclaude ...) ou bien des historiens laïcs (Pagès, Bourdon, Boxer, Elison...) ont aussi brillamment contribué à ces études. Enfin, on ne négligera pas le ferment proprement politique de cette activité historiographique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, puisque celle-ci se développa sur fond d'impérialismes, ou plutôt en ce qui concerne le Japon, qui échappa à une brutale colonisation, sur fond d'occidentalisation et de ré-évangélisation. Concernant les études sur la première mission japonaise, la meilleure illustration des effets scientifiques de ces rapports internationaux est la collaboration des spécialistes japonais et occidentaux au sein des mêmes cercles et institutions. Sur ce chapitre, la création à Tôkyô en 1938 de la revue *Monumenta Nipponica* par l'Université (jésuite) Sophia constitue un événement important : cet organe se proposait de faire connaître la culture japonaise en plusieurs langues occidentales, mais aussi de traduire des sources relatives au protochristianisme nippon en publiant les contributions d'auteurs de toutes nationalités.

Une telle coopération ne put avoir lieu que parce que la tradition historiographique européenne, études sur les missions chrétiennes comprises, trouva son équivalent au Japon dès le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est à cette époque en effet que les Japonais incorporèrent dans leur culture savante les courants modernes des sciences humaines, et en particulier les positivismes européens. Une historiographie indigène de la première évangélisation du Japon naquit ainsi au moment même où s'ouvraient dans l'archipel, d'une part, un gigantesque chantier de compilation de documents historiques en tout genre, sans commune mesure avec les entreprises réalisées jusqu'alors en ce sens, et d'autre part une entreprise de réflexion historique de type scientifique, qui vint comme renforcer le goût traditionnel des lettrés japonais pour l'archive et l'érudition.

Mais mieux qu'un long développement sur le sujet, les quelques repères chronologiques suivants donneront une idée de l'histoire de l'historiographie japonaise de la première mission du Japon, une historiographie qui, notons-le, ne dissocie pas les processus d'évangélisation, d'occidentalisation et d'intégration au système des relations internationales :

- 1854            ouverture du Japon
- 1873            levée définitive de la proscription du christianisme
- 1876            publication du premier ouvrage japonais sur le protochristianisme nippon : *Réflexions sur l'ambassade envoyée en Europe du Sud par Date Masamune*, de Hirai Kishô
- 1887-1902    le gouvernement de Meiji invite l'historien allemand Ludwig Riess, un disciple de Leopold von Ranke, à enseigner au Japon
- 1899-1902    Murakami Naojirô, père des études sur l'histoire du premier christianisme japonais et des relations nippo-européennes, séjourne en Europe et y consulte de nombreux documents relatifs à l'histoire du Japon
- 1901            publication par l'Université impériale de Tôkyô des premiers volumes de la collection des « Documents historiques du Grand Japon » ; celle-ci accueillera des documents concernant le premier christianisme nippon
- 1925-1932    le spécialiste des religions Anesaki Masaharu publie une série d'études sur le premier christianisme japonais
- 1936            Okamoto Yoshitomo publie un ouvrage maître intitulé « Recherches sur l'histoire des rapports nippo-européens au XVI<sup>e</sup> siècle » ; il publiera par la suite d'autres études, notamment en ce qui concerne les aspects artistiques desdites relations
- 1938            fondation à Tôkyô de la revue jésuite (éditée en langues occidentales) *Monumenta Nipponica*



- 1942 fondation à Tôkyô de la revue jésuite (éditée en japonais) « Études sur les premiers chrétiens du Japon » (j. *Kirishitan kenkyû*)
- 1957 Okada Akio, auteur de nombreuses études sur la première acculturation nippo-européenne, se rend en Europe pour y collecter des documents
- 1972 début de la publication dans la collection *Classica Japonica* de la Bibliothèque de Tenri de documents relatifs aux premiers chrétiens du Japon
- 1977-1980 première traduction intégrale en japonais de l'*Histoire du Japon* de Luís Fróis (aux éditions Chûôkôronsha)
- 1988 publication en japonais, sous la direction d'Ebisawa Arimichi, du « Grand dictionnaire de l'histoire du christianisme japonais », Éditions Kyôbunkan
- 2014 un consortium nippo-vaticanais d'institutions de recherche entreprend un travail d'inventaire et de digitalisation du plus grand corpus de sources japonaises relatif au premier christianisme du Japon (fonds Marega)

C'est à cette histoire intellectuelle que nous devons aujourd'hui la traduction en japonais d'une grande partie des textes autrefois rédigés en latin, portugais, espagnol... par les étrangers qui venaient au Japon pour l'évangéliser ou y faire des affaires, souvent pour les deux à la fois. L'importance que les Japonais accordent à l'érudition et la passion qu'ils éprouvent pour l'histoire de leur pays expliquent que ces traductions ont été publiées selon plusieurs formules éditoriales, en fonction du public visé. Leur diversité, nombre et qualité permettent à des historiens locaux non polyglottes de mener des recherches fondées sur une bonne connaissance des sources occidentales ; nous avons nous-même utilisé certaines de ces traductions. En revanche, il faut bien constater que les sources proprement japonaises de la première mission, particulièrement nombreuses pour tout ce qui a trait aux faits de proscription, n'ont pas bénéficié en Occident du même effort de traduction.

La possibilité d'exploiter quantité de matériaux d'origine étrangère ou nationale a permis à nos confrères japonais de développer une impressionnante historiographie sur notre sujet : ils ont exploré toutes les pistes de recherche, couvert tous les champs d'étude, avec bien souvent, répétons-le, le souci d'élargir leur réflexion aux questions relevant des relations internationales ou des phénomènes d'acculturation. C'est que les premiers missionnaires étaient venus au Japon dans le contexte de la première mondialisation et en apportant la culture européenne de leur époque. Les

« études chrétiennes » (j. *kirishitan kenkyū*) couvrent donc dans l'archipel un domaine d'étude extrêmement large : biographies de divers personnages, qu'ils soient missionnaires ou laïcs, européens ou japonais ; analyses des pratiques religieuses ; études sur les institutions mises en place par les prêtres (éducation, confréries, activités caritatives...), mais aussi par les marchands étrangers (comptoirs) ; histoire de la langue japonaise ; histoire des sciences et des techniques (médecine, cartographie...) ; littératures chrétienne et antichrétienne ; commerce international ; histoire de la répression antichrétienne ; rapports entre christianisme et religions du Japon (bouddhisme amidiste<sup>4</sup>, bouddhisme zen, tradition ascétique du *shugendō*, shintō, etc.) ; relations entre culture européenne et culture japonaise (cérémonie du thé, théâtre nō, cuisine...) ; histoire de l'art *nanban* (peinture, laques, paravents...)<sup>5</sup>. La diversité et la qualité des travaux entrepris ne font que refléter celles de l'historiographie japonaise contemporaine.

\*\*\*

La publication dans la France des années 2010 d'un essai sur la première christianisation du Japon ne peut être simplement l'expression de l'intérêt personnel d'une chercheuse française pour l'histoire des religions japonaises. Quoiqu'il pourrait en coûter à l'éventuelle susceptibilité de l'auteur, il faut bien reconnaître en effet que son entreprise résulte d'un contexte historique particulier qui en a favorisé l'éclosion : l'essor hexagonal des « études japonaises » depuis ces dernières décennies, l'arrivée récente en France de courants de pensée internationaux tels que les *connected histories* et autres *global history*, le réveil planétaire de la question religieuse, l'attention grandissante que le monde occidental porte à une Asie de plus en plus perçue comme conquérante, et plus généralement encore les effets de ce qu'il est convenu d'appeler en France « la mondialisation », font de cet ouvrage le simple produit d'une époque.

---

4. Dans cet ouvrage, le terme d'amidisme (du mot japonais Amida, s. Amitābha/Amitāyus) renvoie à deux grandes écoles du bouddhisme japonais qui mettent l'accent sur la vénération du bouddha Amida, soit l'École de la terre pure (j. Jōdo-shū) et la Véritable école de la terre pure (j. Jōdo-shinshū). Toutefois, ce bouddha reçoit un culte dans d'autres écoles du Grand Véhicule. Au Bas Moyen Âge, la Véritable école de la terre pure était très puissante sur les plans temporel et spirituel ; de nos jours, c'est la première école du bouddhisme japonais par le nombre de ses fidèles. Voir aussi note n° 90 de la deuxième partie (Premiers dialogues).

5. Pour plus de détails voir notre article, N. Kouamé, « Japon : le "siècle chrétien" : son historiographie et ses lieux de mémoire », dans *Histoire & Missions chrétiennes*, n°4 (2007), p. 171-182. La bibliographie donnée à la fin de l'ouvrage témoigne de l'extension du domaine des « études chrétiennes ».